

Désespoir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 17

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200088>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sieur de Carrouge, sans rien dire. Oh! je te connais; tu te fais gros en paroles, mais devant le monde tu rentres tes cornes comme les bibornes. Vous êtes tous les mêmes!

FRANÇOIS-LOUIS, *retournant à son travail*. — Pour ça non, la mère. Il y en a qui protestent.

FRANÇOISE. — Tous les mêmes, je te dis.

MICHEL. — Assez taboussé. La langue est plus vite maniée que le croc.

FRANÇOISE. — C'est vite dit. Qui s'occupe du jardinage? qui arrache le plantage? qui travaille aux champs? qui file? qui nêze et qui batiore? qui débougne le four? qui fait le ménage?... Ce n'est pas vous, toujours.

PERNETTE, *se relevant*. — Oui, la rite me fait mal d'être ainsi courbée.

MICHEL. — Toi, la Pernette, tu n'es qu'une piorne. Va retrouver ton homme, à Vuiliens, si tu trouves la terre trop basse à Mézières.

PERNETTE. — Oui, j'irai le rejoindre. Ma dent me fait souffrir le martyre et mon Jean-Marc aura plus de pitié pour moi que père et mère.

FRANÇOISE. — As-tu frotté ta dent malade avec la dent d'un mort?

PERNETTE. — Ça n'a rien fait.

FRANÇOIS-LOUIS, *à Pernette*. — Prends un clou bien rouillé, et tu t'en frottes jusqu'à ce que ça saigne. Tu enfonces le clou dans une coudre et ton mal s'en va comme si on avait soufflé dessus.

ANNE-MARIE. — As-tu fait les prières?

PERNETTE. — Rien n'a fait, je vous dis.

FRANÇOIS-LOUIS. — Je vais t'enlever cette dent avec mon croc.

PERNETTE. — Vous êtes tous des sans-cœur.

MICHEL. — Chienne de vie! La misère amène la nièze.

FRANÇOISE. — Oui, c'est un dur métier que de travailler à la terre.

FRANÇOIS-LOUIS. — Charrette! si je tenais monsieur de Carrouge, je te l'éclafferai comme cette pomme de terre.

SCÈNE VIII

Mêmes personnages qu'à la 1^{re} scène, plus les enfants.

LES ENFANTS, *criant derrière la haie*. — Vive monsieur le bailli, monsieur le bailli de Moudon!

Tous. — Monsieur le bailli!...

MICHEL. — Quand on parle du loup, l'est derra lo bosson.

PERNETTE. — On ne voit personne sur la route.

FRANÇOISE. — Enfile ton biantzet, Michel, secoue ta poussière. Tu pourras faire ton discours.

MICHEL. Quel discours?

FRANÇOISE. — Tu as déjà oublié tes belles paroles?

Les enfants, Samuel, Louis Martin, entrent portant triomphalement une courge fichée sur une perche.

LES ENFANTS. — Voilà monsieur le bailli. Vive monsieur le bailli!

ANNE-MARIE et FRANÇOIS-LOUIS, *riant*. — Ces crapauds de bouèbes!

PERNETTE. — Ils ont aguillé une courge sur une berclure.

FRANÇOISE. — La plus belle courge du ruclon! Viens ici tout de suite, Samuel.

SAMUEL. — C'est Louis, le fils à M. le ministre, qui a eu l'idée.

FRANÇOISE. — Tiens, mon bichet, voilà pour t'apprendre à l'écouter. (*Elle le gifte.*)

PERNETTE. — Crouie erba ne peut mourir. On l'a misé trop cher à sa commune.

FRANÇOISE. — Et puis, que la commune ne veut jamais payer!

PERNETTE. — Mais, c'est le Louis au ministre qui a fait la farce. Ce sera un vrai fils de pasteur celni-là...

MICHEL. — Assez bavardé. C'est le moment de prendre les dix heures.

FRANÇOIS-LOUIS. — Ohé! Pinguely, tu prendras bien avec nous un crochon de pain et une lèche de tomme.

PINGUELY, *apparaissant à gauche*. — Ce n'est pas de refus.

MICHEL. — Mettons-nous là, à l'ombre de la haie.

FRANÇOIS-LOUIS. — Voilà le plus joli moment de la journée.

La ronde du Jorat.

Les représentations de la *Dîme*, à Mézières, sont entremêlées non seulement de chœurs, mais encore de gracieuses rondes enfantines. Dans l'une de celles-ci, on chante avec entrain la satirique chanson suivante:

C'est la ronde du Jorat

Que chaque danseur chantera.

Si Mézières est sur un sommet

C'est pour sécher ses grands pantets.

Montpreveyres a dans ses forêts

Tout un tas de rossignolets.

Sur la route des Cullayes,

Les rondze-bonni tendent les haies.

Que voit-on près de Servion?

Des ânes brouter des chardons.

On entend miauler à Ropraz

Les traina-rattes et les tsats-foumas.

A Corcelles sont les gros cous,

Mais à Syens on entend les coucous.

A Carrouge, que sent-on?

On y sent l'odeur des soupions.

Les talènes sont à Vuiliens,

Mais à Peney les gros tavans.

Entends-tu les cris déchirants

Des chouettes de Vucherens?

A Ferlens, les sees et les gras,

Tous les garçons sont des tzerpenas.

C'est la ronde du Jorat

Que chaque danseur chantera.

Désespoir. — Entre époux, après une vive discussion.

— Vois-tu, Hélène, c'est vraiment insupportable, cette vie; j'aimerais autant m'aller jeter au lac.

— Alors, mets au moins tes vieux habits.

Dangereux! — Notre ami Rip... habite une maison dont la garde est confiée à une concierge d'humeur acariâtre et avec laquelle il est souvent en conflit.

L'autre jour, après une altercation à la porte, il rencontre dans l'escalier son voisin de palier.

— Je viens encore d'avoir affaire avec notre satanée concierge; c'est un serpent que cette femme-là!

— Taisez-vous; un serpent à sonnette.

Entre cave et grenier.

Tous nos journaux ont signalé la touchante manifestation de la Colonie argovienne de Lausanne, à l'occasion des fêtes du 14 avril.

Nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'à Lausanne on a été tout particulièrement sensible à ce témoignage de bonne amitié confédérale.

On le sera plus encore, sans doute, lorsqu'on saura qu'il y a six mois seulement que les Argoviens de Lausanne, au nombre de 120 à 130, ont eu l'idée de se grouper, et cela dans le seul dessein, tout d'abord, de s'associer à nos fêtes vaudoises du centenaire.

Le gouvernement argovien a salué avec joie cette initiative et, pour le prouver, il a bien voulu prêter à ses compatriotes habitant Lausanne le drapeau du premier bataillon argovien formé depuis l'émancipation, en 1803. C'est ce vénérable drapeau qui a figuré, en tête du groupe de l'Argovie, dans notre cortège populaire du 14 avril.

A se trouver réunis, les Argoviens lausannois éprouvèrent un tel plaisir qu'ils s'étonnèrent de n'en avoir pas eu plus tôt l'idée. Ils décidèrent, à l'unanimité, d'assurer la constance de relations qui, en principe, ne devaient être qu'éphémères; ils fondèrent une société.

Le président de la société « Argovia » est M. Feiss, chef de bureau à la poste, qui, ainsi que M. Amsler, cafetier, membre du comité, a bien voulu nous donner ces quelques renseignements.

Dans les séances de l'« Argovia », les délibérations ont lieu en français, pour la bonne raison, nous dit le président, que la majorité des Argoviens lausannois sont nés dans le canton de Vaud et ne savent pas un mot d'allemand.

Nous souhaitons donc à cette nouvelle société longue vie et prospérité, et nous l'assurons de la constante sympathie de la population lausannoise.

La communauté de nos destinées ne nous attache-t-elle pas tout particulièrement à ce beau canton d'Argovie, le « grenier » de l'Helvétie, tandis que notre canton en est la « cave ».

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu: c'est que quel que soit leur nombre — petit ou grand — nos compatriotes habitant l'Argovie, imitant les Argoviens de Lausanne, se réunissent pour prendre part, en juillet, au cortège des fêtes du centenaire, à Aarau. Et, si cela est nécessaire, notre gouvernement, nous en sommes sûrs, ne leur refusera pas son appui.

Qu'ils soient certains d'une chose, c'est que tous les Vaudois, des bords du Léman au lac de Neuchâtel, de la montagne à la plaine, seront ce jour-là de tout cœur avec eux.

Vouèpé.

In vouaitzé iena què arrevàve tzi Jean-Danié au fifre, proudzo dé Collombi su Mordze.

Onna né fasai on tin dé la metzance, dé tonnaire, dé zindudzo et poui on noura que to venia à vau; simbliavé que l'étaï la fin dau mondo. Danié s'étaï léva et lavai alluma lo craizu po tranquillisa sa Jeannette, que grulave din lo lii.

Coumein ie vouaitvè lo tin du dérai la fenitre, ie ie vè naffère bianc que rémoivè din lo curti. Que dau diablo cein pouavé-te être? L'étaï prau résolu. Lauvre: « Quoué te cin? » que crié.

Adon lou qu'on lai repon: « Je suis l'ange Gabriel qui viens vous annoncer les jugements de Dieu; cette nuit, tous les gros seront pris; il ne restera que les petits. »

Vo paudé pinsa se noutron gaillà lu quaité dé sé recatzi. To lo resto dé la né iè fu din dé trinse mortelle.

Toparai lo matin ie sètai on pou calma et lalla aè curti vèrè cin qu'étaï arrevà. Adon ie comprè l'affèrè. Ti se plie biau zugnon avan disparu; stu lange Gabriel navai laissi què iè peti.

'Na bouna fenna dào Mont avai misà à la Grenettè on crouïo para-pliodze in coton, tot dépatolhiu.

— Mâ que volliai-vo fèrè dé ci crouïo para-pliodze? lai de onna vesena.

— Por on franc, n'e portant pas tchai; quand sara rapètassi, sara onco beau et bon pè la maison.